

La petite lettre

38

*À Marta**

(Fin du texte Me voy sur le thème de l'exil...et du retour)

...Elle dirait à tout le village
Ce dont les trois quarts de ses habitants ne savaient plus :
La cloche de l'église s'appelle Maria
Elle pèse cent kilos
C'est écrit dessus
Que celle ou celui qui ne le croit pas aille la peser
Elle montrerait là où gamine
Elle allait chercher de l'eau
Chaque matin depuis toujours
La fontaine s'en souvient
Elle donnerait le nom du vent sur la montagne
Qui est toujours là
Et sera toujours là avec le vent
Elle ne dirait pas pourquoi elle était partie
Quatre-vingt-un ans plus tôt.
Ni pourquoi elle était revenue,
Quatre-vingt-un ans plus tard
Non cela elle ne s'en souviendrait plus
Elle laisserait au fruit de sa terre le dire pour elle

*qui me donna la vie cela fait 63 ans aujourd'hui

Daniel MARTINEZ
(Fils de réfugiés républicains espagnols)

Révélation

Les tuiles d'Annecy s'embrasent
sous le tison d'un soleil gorgé de lumière.

Leurs visages rayonnent,
alignés à la cluse anguleuse du Café des Arts.

La beauté pure ne trouve refuge
qu'aux fossettes des femmes
par un soir de printemps.

Guillaume RIOU.

Poème publié dans Les Citadelles, revue de poésie, n°18, Paris, 2013.

Il faudra des efforts, entre tous partagés.
Des efforts que nos aïeux, avaient déjà donnés.

Il faudra des envies, d'avantage raisonnées.
Des envies d'essentiel sans surplus ajouté.

Il faudra des voyages, en images en chansons.
Des voyages cantonnés à nos imaginations.

Il faudra des attentions, largement prolongées.
Attentions portées à notre terre asphyxiée.

Il faudra apprendre « patiences ».
Patience pour retrouver confiances.

Alain SERGENT

La nature

Que c'est beau tous ces arbres en fleurs
A croire qu'ils ont tous un cœur

Que c'est beau, ces bourgeons qui naissent
Avec tant de tendresse

Que c'est beau, ces animaux qui courent à travers bois
En espérant trouver un toit...

La nature, un endroit à protéger
Qui nous fait rêver

La nature, nous l'aimons tant
Respectons-la tout en vivant.

Martine MARSAT (Avec les mots d'Aymeric, écolier)

Ceux qu'on aime

Le terrible virus corona
Un jour se guérira
Parfois, il emporte ceux que l'on aime
En nous faisant tant de peine

Il se cache mais pourtant il est là
Même si on ne le voit pas
Il se glisse sous la peau
Sans dire un mot

Et puis, un jour il s'en va
Des larmes, il nous laissera
Car le corona virus est comme ça
Mais un jour il disparaîtra

Martine MARSAT (Avec les mots de Chloé, écolière)

Réverie

Par un matin brumeux et gris
Près de la plaque « danger
Accès interdit »
Le long du Vassé, je cheminais.

Pas feutrés et bruissements ailés
De ma rêverie m'ont tirée
Un concert à deux voix a démarré
Parlant de changement d'ère, bénéfique
De nouvelle époque, épique,
De c'est chouette, de prédateurs en cage,
De peste, de Moyen-Âge.

Lorsqu'une légère brise s'est levée
Un vent de panique a soufflé
« Gare aux Raminagrobis ,
Vite aux amarres,
Vite, à la barre ! »

Par un matin brumeux et gris
Le long du Vassé,
Une barque a glissé
Puis a mis les voiles,
A l'île aux Cygnes
S'est élevée vers les étoiles .

Sur le pont des Amours esseulé
J'ai attendu un signe
Pas un chat sur le Pâquier
Lorsque sept heures ont sonné.

Une chouette et un hérisson
ont rejoint leurs compagnons
Passer la journée

Là où les chenilles vont papillonner

Je reviendrai rêver

Le long du Vassé

M.T. BESSO

Sur la colline où je m'isole
Où je m'assois, je domine,
Toute la vallée inondée
De soleil aux rayons dorés,
J'admire les oiseaux en vol
Je contrôle le paysage
Les fleurs et le bocage.
Mon esprit batifole...
J'oublie tout
Les livres, l'école
Les hommes devenus fous
Qui tuent partout.
Je rêve au renouveau
D'un monde très beau
De paix et de Silence
Un monde de tolérance.
Du haut de ma colline
Où le soleil décline
Je deviens une autre personne
Transformée, par magie
Je chante, je joue, j'imagine
Je pense, je raisonne
En haut de cette colline
Le temps stationne.
C'est une autre vie.

Gérard MOQUET

Gare !

Regard sur le passé,
Du mauvais et du bon ;
Souvenirs entassés
D'un esprit vagabond...

Des images qui défilent
Sans jamais s'arrêter...
Empreintes indélébiles,
Sentiments agités...

Belle époque révolue,
Une page à tourner,
Un monde qui évolue
À un rythme effréné...

Regard sur le présent,
Du bon et du mauvais ;
Un délire bien pesant
Après cris sur pavé...

Dame Terre se manifeste
Comme pour dire "Ça suffit !"
Nord ou Sud, Ouest ou Est,
Espaces se modifient...

Regard sur le futur...
Utopie, dystopie ?
Devant cette chère Nature,
Pouvoir crier "youpi !"

Quant à moi, dans mon coin
Je choisis l'utopie...
De mon cœur dans les recoins
Le bonheur se tapit...

Jean-Claude PICHEREAU

Chaque fois Fée

Envie de poser sur papier glacé toutes les idées vagabondes qui gambadent dans mes pensées dès que je ferme les yeux.

Chaque après-midi, pendant une sieste sous un saule pleureur centenaire, chaque soir en contemplant, les yeux plissés, à l'horizon le disque solaire rouge s'abîmer derrière les flots de l'océan, chaque nuit en m'endormant, chaque fois, les formes de son corps se dessinent, le contour de ses lèvres dévoile son sourire éclatant, et, chaque fois, son regard me subjugue.

Elle est la belle d'un bois dormant, la neige blanche de vallées immaculées, la cendrillon d'un carrosse enchanté, l'élue de toutes mes poésies.

Chaque fois que je suis derrière elle, je tiens ses hanches, j'embrasse, alangui, son cou, frôle exquisément sa nuque en lui murmurant à l'oreille des mots intensément érotiques.

Mes mains glissent sur ses cuisses et, chaque fois, apeuré par le risque d'effrayer cette biche féérique, je m'endors enlacé contre sa poitrine et je rêve que je rêve que mes rêves envahissent ses rêves pour nous retrouver dans des songes imaginaires.

Des flots d'alacrité s'écoule alors dans mes veines.

Je m'endors en effleurant sa peau embaumée par les senteurs de son odeur.

Je suis paisible, je tiens sa main comme un fou de fée aveuglé par tant d'irréelle beauté.

Christian MARTINASSO

Extrait de Missives à sa Muse : Editions Baudelaire

Sorrisi

Questa immutabile lotta
Fra il corpo e l'intelletto
Questa necessità
Di cogliere ogni attimo
Quella calma apparente
Che bolle dentro le passioni
Quel vaneggiar costante
Fra realtà e illusioni
Quei sorrisi che si perdono
Nelle tasche dei giorni peggiori
Che inseguono miraggi
Di parvenze migliori...
Quei sorrisi offrili
All'anima inquieta
Come si offre un fiore..
E gusterai il sapore
Della serenità

Sourires

Ce combat sans fin
Entre le corps et l'esprit
Cette envie
De saisir chaque instant
Ce calme apparent
Qui frémit dans les passions
Ces rêveries qui oscillent
Entre réalité et illusions
Ces sourires qui se perdent
Dans les poches trouées
Des mauvais jours
Et poursuivent le mirage
D'un semblant d'amour...
Ces sourires offres-les
Aux âmes angoissées
Laisse éclore un sourire
Comme une fleur d'été
Aux saveurs subtiles
De la sérénité.

Ornella LOTTI-VENTURINI

Quelques étoiles

Sept étoiles ont brillé sous la voûte céleste.
L'appel à la prière d'une cloche discrète
Des longues robes blanches cheminant en silence
Oubliant les rumeurs, ignorant la violence
Pour offrir à chacun un peu de bienveillance :
Des paroles de paix aux âmes à rassurer
Et par des mains habiles les corps à réparer.
Que de petits bonheurs qu'on ne peut oublier !
Les rires des gamins dans les champs d'oliviers
A l'orée des fontaines aux éclats bienfaisants
Les femmes accroupies aux foulards chatoyants
Soufflant sur les kanouns aux tisons rougeoyants
Des odeurs de cuisine embaumant le cumin
Se mêlant chaque jour à l'emblème du pain.
Arraché au désert, le potager sauveur
Nourrissant les plus pauvres et les enfants rieurs.
Les éclairs de l'orage ont roulé sur les dunes.
Les psaumes ont éloigné les pensées importunes.
Mais l'oued s'est tari dans les sables dorés
Sous le clocher détruit des corps torturés
Aux claires aubes blanches tachées d'alizarine.
Les étoiles sont éteintes au ciel de Tibérine.

Madeleine COVAS

Je lui dirai

Je lui dirai combien la douceur de ses yeux
Dépouillant l'azur, vous met du bleu plein les yeux,
Combien chaque mot courant sur sa bouche amène
Naît au bord des lèvres comme un chant s'y promène.

Je lui dirai que la brise dans ses cheveux
Telle la vague venant caresser la grève,
Frise les boucles blondes que le vent soulève,
Que la mer était si belle au fond de ses yeux.

Je lui dirai toute la grâce d'un sourire
Lorsqu'il brille encore à l'aune du souvenir ;
Ô tendre visage, nul, s'il n'est que passant
Ne peut savoir ce que veut dire languissant.

Je lui dirai combien cette voix si fluette
Enchante les phrases comme une mélodie ;
Ô silences, il n'est de pire parodie
Que d'être toujours à l'oreille aussi discrète.

Je lui dirai que vivre à deux arpents de terre
C'est parfois aussi loin que le bout de la terre,
Que l'un près de l'autre lorsque s'en vient le soir,
En se donnant la main on a moins peur du noir.

Je lui dirai le printemps la fleur et l'oiseau,
Je lui dirai l'or des blés le chant du ruisseau,
Je lui dirai que les cieus ne sont aussi bleus
Que lorsqu'y plonge le regard des amoureux.

Je lui dirai surtout qu'en vers ou bien en prose,

Gilles CLOCHER

Poitrails luisants
Des désirs de la nuit
Les chevaux par monts et par vaux
Les chevaux bien plus haut
Hennissent leurs mots
Et libèrent l'enfance de sa parole.
Les fils de la nuit et du mystère
Galopent comme le sang dans les veines
Ivres des entrailles de la terre
Et des abysses de la mer.
Le coursier soleil
Accompagne les femmes
Dans leurs songes d'égalité.
Mère mémoire du monde
Horloger céleste
Il t'a donné le désir
De devenir centaure.



Jean-Paul CLERET